

Turquie: nation impossi

De plus en plus isolé sur la scène internationale, le gouvernement d'Ankara doit également faire face à une profonde crise identitaire. Un défi majeur qui, selon Yuce Yucel, assistant au Département de sciences politiques, ne pourra être relevé qu'au prix d'une réflexion radicale sur la notion de nationalité.

Le «vieux homme malade» est au bord de la rechute. Huit décennies après la chute de l'Empire ottoman, la Turquie moderne est sur la touche, n'ayant trouvé ni sa place ni son rôle dans le concert des nations. Spectatrice forcée et impuissante de la récente guerre en Irak, la seule république laïque du monde musulman serait-elle en train de manquer son rendez-vous avec l'histoire? C'est la thèse que défend Yuce Yucel, assistant au Département de sciences politiques. D'origine kurde — mais «pas forcément favorable à l'autonomie», précise-t-il —, le jeune chercheur porte un regard plutôt sévère sur l'évolution récente de la vie politique dans son pays d'origine. Bloquée depuis 1987 dans le purgatoire de l'Union européenne, la Turquie est désormais en bisbille avec Washington, sans avoir pour autant avancé d'un iota dans le difficile dossier des minorités qui empoisonne depuis des années la vie politique du pays. Ce contexte implique, aux yeux de

Yuce Yucel, un changement radical des mentalités et une profonde remise en question de la conception que les Turcs se font de l'Etat et de la citoyenneté.

HORIZON BOUCHÉ

«Les idées politiques qui prévalent aujourd'hui en Turquie ont été forgées durant la révolution kémaliste des années 20, explique le jeune chercheur. Après la chute de l'Empire ottoman, Mustafa Kemal Atatürk impose un Etat fondé sur le modèle d'une république "à la française." Mais ce choix de l'Etat-nation pré-supposait l'existence d'une population très homogène, ce qui n'est pas le cas de la Turquie. Pour entrer dans le monde, il a donc fallu niveler les différences et réduire au silence toute force centrifuge. Or aujourd'hui, on ne peut que constater l'échec de ce système qui, dans tous les domaines, a conduit le pays à l'impasse.» Le tableau en effet n'est guère encourageant. Sur la scène internationale, la position de la Turquie n'a rien d'enviable. Forcé de patienter aux portes de l'Union européenne depuis des années, le pays ne compte plus les nations qui lui ont grillé la politesse de ce côté-là. Et l'horizon,



PHOTO: PIERRE ABENSUR

Istanbul, la seule ville au monde qui soit à cheval sur deux continents, est peut-être le meilleur symbole d'une Turquie en mal d'identité.

semble-t-il, restera largement bouché. Zone d'influence naturelle, le Moyen-Orient — tout comme les Balkans ou l'Asie centrale — se dérobe de plus en plus ostensiblement à l'influence d'Ankara. Après des années de rapports privilégiés avec Israël et les Etats-Unis, la Turquie a fait machine arrière durant le récent conflit irakien pour tenter un rapprochement audacieux avec Damas et Téhéran. Le pari n'est pourtant pas sans risque. Outre un froid durable avec Washington, la Turquie devra en effet immanquablement faire des concessions aux religieux si elle poursuit dans cette voie, ce qui aura pour premières conséquences de menacer la laïcité et d'accroître encore la distance avec les pays occidentaux.

ACCEPTER LA DIFFÉRENCE

A l'intérieur du pays, les tensions sont également multiples et les rapports tendus avec les différentes minorités. Très médiatisée, la question du Kurdistan échappe aujourd'hui totalement aux autorités turques. Depuis le 11 septembre et la guerre en Irak, le rapport de force a en effet passablement évolué entre les deux parties. Au point que la capture d'Abdullah Öcalan, chef du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), qui laissait présager la fin de la résistance armée, ne semble désormais plus qu'un lointain souvenir. Pris de court par les événements liés à la question kurde, le gouvernement turc reste également obstinément sourd aux revendications des autres minorités qui, ensemble, représentent environ 10% de la population totale du pays sans bénéficier d'aucune reconnaissance officielle (lire également ci-contre). *« Dans ce domaine, c'est une véritable révolution des mentalités qui doit s'opérer, explique Yuce Yucel. La démocratisation du pays doit d'abord se faire dans la tête de chacun. Pour l'instant, les minorités n'ont aucune place dans les programmes scolaires. Il n'y a pas un mot sur les Kurdes, rien sur les Arméniens, les Juifs ou les Grecs. Pour l'instant, dans le monde politique turc, le sujet est tabou. Les partis qui ont tenté de mettre ce genre de questions à l'ordre du jour ont été forcés de reculer. Beaucoup de Turcs refusent encore d'entendre parler de ce type de problèmes, mais à mon sens, c'est d'abord et surtout une question d'éducation. Et c'est par là qu'il faut commencer. »*

UNE SUISSE MODÈLE

La politique de l'autruche n'est en effet pas une fatalité dans la région. Avant de se flétrir, le pouvoir ottoman était par exemple parvenu à trouver

L'exception turque

Si l'identité de la Turquie moderne reste floue, c'est peut-être également parce que le pays cumule depuis toujours les particularismes. Bref rappel.

Une île au milieu du monde : Carrefour entre l'Europe et l'Asie, la Méditerranée et l'espace russe, la Turquie échappe à toute classification géographique. Entouré par quatre mers, le pays le plus peuplé du bassin méditerranéen subit les influences croisées de l'Europe, du Moyen-Orient et de l'Asie centrale.

Babel moderne : Composé à 90% de Turcs, le pays compte néanmoins un nombre important de minorités. Outre les Kurdes, estimés à plus de 7 millions et majoritaires dans une douzaine de départements, on dénombre environ 800 000 Arabes regroupés près de la frontière syrienne. On recense par ailleurs d'importantes communautés grecque, arménienne et juive (concentrées dans les grandes villes), sans compter des populations originaires du Caucase (Tcherkesses, Circassiens, Lazes, Géorgiens) ou des Balkans (Pomaks, Bosniaques). Minorité chiite dans un pays sunnite, les Alevites — qui ne se rendent pas à la mosquée, considèrent la femme égale de l'homme, peuvent boire de l'alcool et manger du porc — représentent également une fraction non négligeable de la population. Il est toutefois impos-

sible de chiffrer leur nombre exact dans la Turquie actuelle où, faute d'existence légale, ils ne sont pas recensés.

D'un empire fragile... Né sur les ruines de Byzance, l'Empire ottoman constitue à son apogée, au XVI^e siècle, la première puissance de l'espace méditerranéen. Le sultan contrôle alors deux carrefours géopolitiques essentiels : les Balkans et le Moyen-Orient. Deux régions qui, dès le XIX^e siècle, entrent en pleine ébullition nationaliste, causant le recul de l'empire au nord comme au sud. Une lente désagrégation qui se poursuit jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale et l'instauration de la République en 1923.

...à une république mal calibrée : Née de la disparition du « vieil homme malade » de l'Europe, la Turquie moderne, resserrée pour l'essentiel sur l'Anatolie, est incarnée par Mustafa Kemal Atatürk. Le processus qu'il conduit entraîne une modernisation significative du pays sur le plan social et économique. Tout l'édifice repose sur une conception de l'Etat-nation qui vise à étouffer toute force centrifuge potentielle. En quelques années, la jeune république adopte l'alphabet latin, la langue turque est épurée des termes arabes et persans et la censure fait taire toute voix dissidente.

VM •

un *modus vivendi* permettant une coexistence non exclusive. Sûres de leur puissance, les autorités de l'empire offraient une large protection aux nombreuses minorités de cet Etat mosaïque. Grâce au système de Millet (« nation » en turc), les communautés non musulmanes disposaient de la liberté de culte, mais aussi du droit de conserver leurs spécificités culturelles, telles que les cérémonies de mariage, les codes et les usages vestimentaires. Un principe qui six siècles durant a fait la force des Ottomans et que Yuce Yucel rapproche d'une expérience à la fois plus proche et plus personnelle. D'origine kurde, il est arrivé en Suisse à l'âge de 14 ans avec sa famille. Un déracinement tardif, mais finalement très positif : *« J'ai d'abord été placé dans une classe d'accueil et j'ai découvert un environnement tout à fait extraordinaire, explique-t-il. Chacun*

était respecté en dépit de sa langue, de son apparence ou de la couleur de sa peau. Ce fut une vraie découverte et cela a sans doute énormément compté pour mon intégration. Au-delà de mon parcours personnel, je suis convaincu que dans ce domaine, la Suisse pourrait servir de modèle à la Turquie. Au fil de son histoire, la Confédération est en effet parvenue à transformer ses faiblesses en atouts. Elle a progressivement compris que l'on pouvait se réclamer de la même patrie en restant profondément différent et en cultivant l'idée que cette différence peut être une force plus qu'un fardeau. Je suis convaincu que l'avenir de la Turquie passe par une solution de ce genre. Faute de quoi, on verra peut-être un jour les statues d'Atatürk subir le même sort que celles de Saddam Hussein. »

VINCENT MONNET •